

La première fois que je vis le camp de Rivesaltes ce fut dans les années 2000. Je venais d'acheter une maison à Fillols, petit village au pied du Canigou. Venant de Paris en avion, je survolais cet immense champ de ruines. Ma curiosité de photographe s'était éveillée, arrivée chez moi je pris une carte et regardais. Je vis inscrit « *TERRAIN MILITAIRE* ». Je la refermais aussitôt connaissant les difficultés pour obtenir une autorisation auprès de l'armée et du Ministère de la Défense.

Quelques années plus tard je décidais de faire un travail photographique sur les habitants de mon village, ancien village de mineurs, en pleine mutation. Je fis une demande de subvention auprès du Conseil Général des Pyrénées Orientales et rencontrai la personne en charge de la culture, Marianne Petit, qui allait devenir pendant 10 ans la directrice du projet Mémorial du camp de Rivesaltes. Elle me parla du camp et me dit que l'on pouvait s'y rendre, qu'une grande partie était à l'abandon. Elle me traça rapidement l'histoire du lieu, me parla de la *Retirada*, des *Harkis*... je ne connaissais même pas la signification de ces mots. Je commençais à m'instruire et à découvrir l'endroit de jour en jour.

Quand je me rendis sur place pour la première fois, il faisait un temps superbe. L'ocre délavé des baraques sur fond de ciel bleu formait un tableau de rêve, parfait pour photographe en mal d'esthétique... Je ne fis aucune photo cette fois là, je ramassais un bidon d'huile kaki criblé de balles.

Une question ne m'a jamais quittée depuis. *Que s'est il passé ici ?*

Je voulais revenir un jour de mauvais temps, que cet ocre disparaisse, que ce ciel n'ait aucune place dans l'image car ce que je ressentais dans ce paysage oppressant d'abandon n'avait rien d'heureux. Il en est sorti une exposition qui eut lieu sur l'îlot J pour les premières journées du patrimoine en 2005. Des corps à corps en béton, des cris de ronces, des vomissements de pierres...

À peu près la même année, un appel d'offre fut lancé pour effectuer la collecte photographique des îlots J, K et F. Avec l'association *Calidées*, nous avons remporté le marché et les six mois de travaux sur le terrain allaient m'amener encore plus loin dans la connaissance du camp et renforcer mon questionnement.

On a peur de ce que l'on ne connaît pas.

Les premiers jours, perdue au milieu de tous ces îlots semblables, dans cette végétation sauvage qui reprenait le dessus, seules les éoliennes me permettaient de me repérer. Un hélicoptère fut loué afin d'obtenir une image globale du camp, puis nous sommes descendus plus bas pour photographier chaque allée. Au sol, les 70 baraques de chacun des trois îlots furent elles aussi photographiées, scannées sur toutes leurs coutures, intérieur, extérieur et détails sur les murs, enregistrement des coordonnées GPS, un vrai travail de fourmi.

Parallèlement à ça, je commençais à rencontrer des acteurs de la société civile qui s'étaient intéressés bien avant moi et avant l'Institution à ce lieu. J'en citerai quelques uns dans le désordre : Joël Mettay, Anne Boitel, Claude Vauchez, Johanna Reyer, Barbara Brix, Queti Otéro, Madeleine Claus, Sonia Marzo, Serge Barba, Christian Xanxo, Beatte Husser, Sonia Seradeil Font, Michel Lloubé, Hélène Michie. Tous ces gens, historiens, journalistes, enseignants, chercheurs, artistes qui ont commencé à œuvrer au « travail de mémoire et de transmission ».

J'ai toujours eu du mal à apprendre les choses par les livres. Ces rencontres étaient toujours riches, vivantes, différentes. Elles racontaient l'histoire d'un même lieu avec chaque fois des détails, des anecdotes qui animaient chaque acteur d'une motivation et d'une passion sans limite.

De la même manière, l'exploration des îlots me donnait chaque jour d'autres indices que je ne devais pas seulement photographier mais décoder pour comprendre encore une fois ce qui s'était passé ici ! Ma mission n'était plus de faire une collecte photographique, mais de réfléchir à ce que je pouvais faire de tout ce « savoir », il fallait que les choses aient un sens.

Tout en marchant autour des baraques je me rendis compte qu'il y avait pas mal d'objets sur le sol. Des débris de verre, des morceaux de ferraille, des bouts de baraques, charnières, serrures, des douilles de balles, des insignes... Tout cela m'apparaissait comme normal pour les restes d'un terrain militaire. Je trouvais ensuite des objets plus « civils » comme des fourchettes rouillées, des bouchons de céramique de limonade de la région, des restes de chaussures d'enfants en cuir, des flacons d'alcool, de parfum, de médicaments... Je ramenaient chez moi ces trouvailles et les stockais dans des caisses après avoir noté les coordonnées GPS de chaque objet, l'ayant photographié sur le sol et répertorié sur une fiche.

Je fis part à la directrice du projet du Mémorial de la nécessité d'organiser une collecte de toutes ces traces, témoins muets de l'histoire du camp. Elle missionna les archéologues des archives départementales, accompagnés de bénévoles pour une collecte d'objets sur l'îlot F. Je pensais que cela ne suffirait pas, parce que tout disparaissait au fur à mesure que les terrains étaient vendus et que se construisaient dessus de grands hangars. Longtemps je me suis interrogée sur ces objets, ces traces du passé. *Dois-je les laisser sur place ou faut-il sauver ?* Ces objets n'intéressaient personne. Chaque acteur du projet du Mémorial travaillait à sa façon, avec des outils qui n'étaient pas les miens. Historiens plongés dans des textes, des archives, des fiches... Réalisateurs interviewant des témoins, artistes faisant vivre le lieu avec leurs sensibilités. Je décidais de faire ce que personne ne ferait et je trouvais ma place, à part, dans la façon de transmettre à mon tour l'histoire des tous ces internés.

Cela me prit environ une année pour sillonner tous les 2 mètres, avec un sac de course à la main, ces hectares de terre aride. C'était devenu pour moi une obsession, une démarche citoyenne et politique. Je rapportais ainsi des milliers d'objets. Je ne voulais faire aucune distinction dans ce que je glanais, tout était une « preuve » de l'histoire. Il n'y avait pas à trier, pas maintenant.

Très vite il y eut des accumulations de mêmes objets : j'en trouvais 20, 40, 100. Une grande partie du camp étant à l'abandon depuis plusieurs années. Les gens venaient aussi jeter leurs gravas, poubelles. Quand je trouvais un seul objet, il était possible que quelqu'un l'ait abandonné là, mais quand j'en trouvais en quantité, un peu partout dispersés dans le camp, ils appartenaient à son histoire. Il sortit de ce travail une nouvelle exposition photographique, « *Objets trouvés, mémoires rouillées* », présentée pendant les journées du patrimoine en 2007. Des centaines de flacons, des couverts, des balles, des débris de vaisselle, des boîtes de lait *Guigoz*... tous photographiés le plus simplement possible sur fond blanc en lumière naturelle.

Cela ne suffisait pas, c'était juste un état des lieux, un déballage de preuves. Je voulais connaître l'histoire de ces objets, les situer sur le calendrier du camp de Rivesaltes, de sa construction jusqu'à nos jours. Car c'est toute l'histoire de ce camp qui m'intéressait, même s'il a connu des périodes plus sombres et plus violentes à certains moments. Je voulais aussi faire le lien avec le présent.

Je fis quelques recherches sur Internet, sur les boîtes *Guigoz*, pour essayer de dater. Sur certains couvercles, il y avait inscrit « *importés de Suisse* ». Enfant, on en trouvait dans tous les foyers, je déduis donc que celles là étaient arrivées avec les associations d'aide aux enfants de réfugiés espagnols puis d'aide aux Juifs, dans les années 40, 42.

Un jour où j'expliquais cela à des enfants, je leur disais que pour moi, c'étaient les premiers objets du camp. Une petite main se leva et un garçon me demanda « *Mais madame, les premiers objets du camp, ce ne sont pas les barbelés ?* » ...

Je trouvais ensuite les coordonnées d'une dame, Lise Hannault, qui avait été infirmière pour l'OSE en 42. Elle vivait en Israël. Je lui ai envoyé des tas de photos d'objets afin qu'elle me dise si elle avait souvenir d'en avoir vu durant son séjour. Nous avons correspondu longuement.

Une réalisatrice Allemande, Cornelia Partman, rencontrée aux journées du patrimoine, faisait un film documentaire sur Sylvia Gutmann, enfant au camp avec ses trois sœurs. Elles furent sauvées, mais leur parents, déportés et gazés. Je me rendis compte très vite que Lise Hannault avait sauvé ces enfants. Elle m'avait envoyé trois photos, une d'elle en infirmière, une avec ses collègues et une avec un groupe d'enfants. Sylvia et ses sœurs figuraient sur la photo. Nous décidions donc de nous retrouver à Jérusalem pour faire rencontrer ces deux femmes, soixante ans plus tard. Cornelia vint de Berlin, Sylvia des États-Unis. Johanna Reyer, qui avait travaillé au projet du Mémorial et qui était employée maintenant par la Cimade dans le centre de rétention sur le camp, s'y rendit avec moi depuis Perpignan. Cette semaine fut émouvante, incroyable. Nous allions chaque jour à la maison de retraite où se trouvait Lise, ainsi que de nombreuses personnes rescapées de la Shoah. Lise, tout petit bout de femme qui nous parlait tantôt en français, tantôt en allemand, en anglais et en yiddish... Une humilité, une humanité, une bonté et une gentillesse l'habitaient. Ce documentaire fut proposé à l'institution qui n'en a pas voulu. Ils avaient déjà leur infirmière « star », Friedel Bohny-Reiter dont un film fut tourné par Jacqueline Veuve à partir de son journal.

Je continuais ma collecte.

La photographie, ne suffit bientôt plus. Je ne sais plus pourquoi mais il me paraissait plus vrai et plus fort que les gens aient accès directement à tous ces objets. Ils ne m'appartiennent pas, ils appartiennent à l'histoire du camp. Il fallait aussi que je leur donne du sens en les organisant à ma façon pour essayer chronologiquement de leur faire raconter l'histoire du camp.

Je disposais sur le sol d'une grange ces milliers de poubelles, et durant toute une année, je venais errer au milieu de ces trésors, me plonger dedans et essayer de sortir quelques vérités, outils pour transmettre à travers eux l'histoire. Le manque total de moyens m'a permis d'éviter tous les artifices que l'on trouve dans les lieux de mémoires où sont exposés des objets du passé. Je ne devais travailler qu'avec la trace. Il y avait une honnêteté, une vérité, une authenticité à travailler de la sorte. Tout devait avoir du sens. Les « pièces » de l'exposition sont venues se construire presque inconsciemment. Parfois j'essayais des pistes, mais cela sonnait faux ou *pathos*, et tout d'un coup tout était juste.

Quand j'eus besoin de créer des boîtes, je les fabriquais avec les planches des toitures effondrées, avec les clous récupérés.

Le hasard a lui aussi œuvré pour moi.

Pour réaliser la pièce qui parlerait de la période la plus douloureuse de la déportation, ce fut pour moi comme irréalisable, indicible. Un mur silencieux infranchissable.

J'essayais une étoile de David avec des bouts de scie, un train rouillé avec fumée en chaîne de vélo, je devais passer par ces étapes pour éliminer toute tentation de clichés.

Je retournais une plaque de ferraille qui me servirait de support ou de cadre. Quelle ne fut pas ma surprise de voir, inscrits au dos, la fin de deux mots presque effacés : ...OUCHE et ...EMENT. Pour moi il était écrit « D...OUCHE » et « ENFERM...EMENT », les enfants eux lisent « VET...EMENT ». Je plaçais dessus, en file indienne, les penes de portes en fer qui représentaient les silhouettes à quelques pas de la mort.

J'avais presque terminé, mais en fait, je ne termine jamais, c'est une exposition qui vient chaque fois s'enrichir, au hasard des rencontres, de nouvelles pièces.

Quand j'exposais à Annecy pour le collège Gabriel Fauré, une dame est venue voir l'exposition et devant les vieilles boîtes de conserves rouillées avec une anse de fortune faite de fil de fer, elle m'expliquait comment ils l'utilisaient, pour chauffer quelques aliments. Le lendemain elle revint avec une boîte toute neuve, découpée, bricolée en petit foyer portatif. Elle est, depuis ce jour, exposée au milieu des autres et vient nourrir l'histoire d'Anna, d'origine lituanienne, qui fut enfermée aussi au camp de Rivesaltes.

Il me fallait trouver un titre.

Je lus un livre, une thèse de chercheurs français et canadiens sur les liens entre « *Mémoire et objets* » (c'est le titre du livre, d'Octave Debary). Ils disent que l'écriture s'est approprié la mémoire, que tout passe par l'écriture, le travail des historiens, les écrivains, les réalisateurs... Mon travail était la trace, l'objet. Je voulais que cette exposition soit accessible à tous, qu'elle parle à un enfant de cinq ans comme à une personne de quatre-vingt-quinze ans, quelque soit leur niveau intellectuel, culturel...

Dans ce livre ils donnaient la définition grecque du mot histoire « *Savoir une chose comme l'ayant vue* ». Je ne compris rien, et me fallut la relire plusieurs fois. Et plus je la lisais, plus je me rendais compte que ça collait à ces objets. Cela devint le titre de l'exposition.

Résumer en quelques pages, dix années de réflexion, de recherche sur le camp de Rivesaltes est un exercice trop difficile. Je pourrais encore parler de sa réalisation pendant des heures avec passion. Cette exposition là, avec mon fourgon et une remorque, je l'apporte dans des écoles, lycées, collèges et autres lieux qui veulent bien l'accueillir.

Comment décrire la richesse de pouvoir parler d'histoire à ces adolescents dont le seul souci est de plonger dans la vie avec leur jeunesse et leur fougue ?

Ainsi, de Fillols, elle a voyagé à Béziers au collège de la Védèze, à Saint Paul de Fenouillet, à Entraigues sur la Sorgue, à la Courroie, à Annecy à l'espace Beaulieu, à Lyon au Lycée Louis Lumière, à Perpignan à l'atelier d'Urbanisme durant *Visa pour l'Image*, ainsi qu'au collège Marcel Pagnol, à la médiathèque d'Argelès-sur-Mer. Et le mois dernier, 30 élèves du Lycée Gabriel Fauré sont venus d'Annecy pour la voir et travailler sur la notion de frontière. Je remercie ici tous les chefs d'établissements, les responsables d'associations ou d'institutions, les enseignants qui m'ont fait confiance et m'ont permis de montrer ce travail. Et je remercie surtout tous les élèves qui m'ont écoutée quelques heures leur parler de Rivesaltes, de l'enfermement, de la liberté, de l'autre, de la tolérance...

Merci donc à Jean-Michel Malvi, Queti Otero, Chantal de Corbiac, Alice Pierot, Bénédicte Vadon et Manu Jung, Sonia Marzo, Vincent Bady, les membres de l'association *Trajectoires*, la Maison d'Izieu pour leur confiance, leur soutien et les échanges qu'ils m'ont permis d'avoir avec ceux qui feront l'avenir de nos descendants.

Sentir leur oreilles s'ouvrir, leur jugement s'épanouir, le moteur de leur vie prendre un sens différent, les voir ressentir qu'ils peuvent être acteurs de leur vies et être capables de faire eux aussi quelque chose pour faire reculer la haine de tout ce qui est différent.

Nicole Bergé

Cette lettre est issue des « Lettres de Rivesaltes ».  
Un projet initié par l'artiste Anne-Laure Boyer  
pour le Mémorial du camp de Rivesaltes  
dans le cadre de son inauguration.

Les lettres y ont été exposées d'octobre 2015 à juin 2016.

La diffusion et la reproduction de cette lettre  
sont soumises à l'autorisation expresse de son auteur  
et de l'artiste.

Si vous souhaitez engager  
une correspondance avec l'auteur de cette lettre,  
rendez-vous dans la rubrique  
«correspondre avec les auteurs» sur le site du projet.

[www.lettresderivesaltes.com](http://www.lettresderivesaltes.com)